

Date de soumission : 07/12/2019

Date d'acceptation : 08/12/2019

Date de publication : 05/01/2020

NOTE DE LECTURE

BENARAB Abdelkader. 2010. *Frantz Fanon, l'homme de rupture*. Constantine. Alfabarre Bahaeddine éditions. 83 pages.

Par **BOUTERFAS Belabbas**

Université d'Aïn-Témouchnet / Algérie

abouterfas@hotmail.com

Résumé: L'ouvrage de Benarab Abdelkader sur Frantz Fanon se veut d'abord un cri contre l'oubli contre l'amnésie volontaire que subissent tous les hommes de sciences en Algérie où à part quelques universitaires ayant vécu la période de la révolution, le nom de Frantz Fanon parle très peu aux autres générations du fait de son absence des manuels scolaires, des manifestations culturelles, du théâtre, du cinéma. Il se veut plus, un cri contre la conspiration dont est victime l'auteur des *Les Damnés de la Terre* en occident et particulièrement en Martinique et en France où un silence coupable, une amnésie couvre l'homme, son oeuvre et ses prises de positions.

Mots clés: Frantz Fanon ; Rupture ; Mémoire ; Amnésie ; Post colonial studies

Abstract: Benarab Abdelkader's work on Frantz Fanon is first of all a cry against oblivion against the voluntary amnesia suffered by all scientists in Algeria where, apart from a few academics who lived through the period of the revolution, the Frantz Fanon's name speaks very little to other generations due to his absence of textbooks, cultural events, theater, cinema. It is more, a cry against the conspiracy of which the author of *The Damned of the Earth* is a victim in the West and particularly in Martinique and in France where a guilty silence, an amnesia covers the man, his work and his positions .

Keywords: Frantz Fanon; Rupture; Memory ; Amnesia; Post colonial studies

« Frantz Fanon, l'Algérien, qui jusqu'à présent n'a pas eu de la part de tous les intellectuels du monde la part qui lui revenait dans le concert de la pensée universelle. Frantz Fanon, [...] est victime de deux amnésies. L'une de la part de la nation pour laquelle il a tout abandonné, mais dont le combat juste, légitime et héroïque lui a permis d'étaler toute son authenticité d'homme libre [...]. L'autre, de la part de la France, et c'est compréhensible, dans la mesure où Fanon mit à nu et dévoila toutes les hypocrisies de la France officielle et intellectuelle ». B. Bouterfas

* * *

L'auteur de l'ouvrage critique *Frantz Fanon L'homme de rupture*, paru aux Editions alfabarre en 2010, est algérien et exerce à Sorbonne III où il a obtenu une maîtrise en littérature arabe précédée par un doctorat en littérature française, obtenu à

Sorbonne IV. Abdelkader Benarab est aussi auteur de plusieurs publications et ouvrages. Il n'est pas à son premier essai sur l'œuvre de Frantz Fanon puisqu'en collaboration avec Samir Djaiz, il lui a rendu un hommage à travers un article intitulé *Hommage à Frantz Fanon*, où il mit l'accent sur la pensée fanonienne, une pensée efficiente, dit-il, pour déjouer le processus de l'aliénation de l'homme. Dans un autre article, paru dans *Pensée plurielle*, en 2012, intitulé *Le combat d'Omar Frantz Fanon*, l'auteur s'intéresse au psychiatre qui a mené un combat acharné contre «les formes d'exploitation et de dépersonnalisation pratiquées par le système colonial sur les indigènes».

Cet ouvrage sur Frantz Fanon se veut d'abord un cri contre l'oubli contre l'amnésie volontaire que subissent tous les hommes de sciences en Algérie où à part quelques universitaires ayant vécu la période de la révolution, le nom de Frantz Fanon parle très peu aux autres générations du fait de son absence des manuels scolaires, des manifestations culturelles, du théâtre, du cinéma. Il se veut plus, un cri contre la conspiration dont est victime l'auteur des *Les Damnés de la Terre* en occident et particulièrement en Martinique et en France où un silence coupable, une amnésie couvre l'homme, son œuvre et ses prises de positions.

Dans *Frantz Fanon l'homme de rupture*, l'auteur a choisi de commencer son œuvre par la présentation d'un homme sur lequel il pose son regard d'algérien autochtone voire de descendant «d'indigène ». L'intention est claire : ajouter à la panoplie des écrits sur Fanon, sa vision. Mais sa vision est, pour la première fois, celle d'un véritable autochtone qui se sent dans l'obligation intellectuelle de seulement... parler, parler pour des millions de voix qui voudraient le faire haut et fort. Benarab met les balises et précise un rappel important : on ne doit pas lier l'œuvre et l'action de Fanon à la violence même si on justifie cette dernière par celle que le colonialisme a fait subir au peuple auquel il s'identifiait. Lier la violence à Fanon c'est la lier d'une manière pernicieuse à la révolution du peuple.

Fanon enfant, découvre son ascendance gauloise, les mythologies glorificatrices de la France triomphante, les différentes batailles livrées et gagnées par Napoléon et cela occulte nous dit l'auteur, des personnages illustres de son histoire à lui. Il participe avec cette France triomphante en 1944, en Algérie, à la guerre, montra sa bravoure et fut même décoré avant de retourner chez lui. C'est en allant étudier en France, ajoute l'auteur que Fanon se heurte à une réalité jamais soupçonnée, le racisme envers les hommes de couleur. C'est là où se confrontent les souvenirs de ce qu'il avait appris sur les affres de l'esclavage dont a été victime son île et les siens et les autres que lui inculqua l'école sur les idées de l'égalité et de la fraternité chères à la «mère patrie».

C'est cette prise de conscience subite qui lui fait accepter l'offre d'aller soigner ses « frères en Algérie». Et là, de décoré par la hiérarchie militaire française pour actes de bravoure lors de la deuxième guerre mondiale, il se transforma, en militant actif de la lutte anticoloniale. Psychiatre à l'hôpital psychiatrique de Blida, il constate de visu les conséquences des pratiques colonialistes sur la santé mentale des malades autochtones et observe, effaré, les pratiques médicales archaïques réservées à ces derniers. Sa révolution commence.

En parlant de l'œuvre de Fanon, l'auteur utilise les termes de, «rupture» avec le servilisme observé par le passé, «cri» à portée universelle, comme «dialectique de délivrance du corset de fer imposé par le capital et l'exploitation de l'homme déshumanisé».

Cependant le point fort de cette partie réservée à l'œuvre de Fanon, vient du fait que l'auteur arrive à mettre le doigt sur la position de Fanon sur la théorie hégélienne longtemps admise. Cette dernière présente le conflit maître/esclave comme l'expression de deux consciences antagoniques qui incluent les notions de «domination» et de «supériorité» et qui par un long processus historique, permet à l'esclave de se faire reconnaître, d'être l'égal de son maître à partir d'une évolution et d'un renversement des valeurs.

Comment pourrait-on présenter le maître libre et l'esclave asservi dans une situation aussi harmonieuse comme si les deux entités acceptaient dès le départ les rôles et les positions qui leur sont assignés, comme si le maître acceptait à l'avance que son esclave soit son égal ? Cette remise en cause s'explique par le fait que Frantz Fanon et Hegel ne partagent ni le même regard ni le même espace. Ils ne proviennent pas du même monde et ne regardent pas vers les mêmes horizons. De plus, le maître décrit par Hegel ne partage rien avec l'esclavagiste, le colon et l'impérialiste du «terrain». Ces derniers exigent obéissance et travail de l'autre et rien de plus, surtout pas la reconnaissance.

Dans sa lancée, l'auteur convoque Edward Saïd pour appuyer l'idée qui prédomine tout cet ouvrage : l'immensité de l'homme qualifié d'«âme entière» et de «universel Fanon» parce que dit-il : « il a su occuper en toute conscience de soi la place réservée à la subordination, il a su se battre pour elle sur le même territoire autrefois régi par une conscience qui postulait la subordination d'un autre étiqueté inférieur.» Edward Saïd. Fanon, nous dit l'auteur, a fait écho à un autre penseur algérien Malek Bennabi pour qui, seule la révolution peut sauver le colonisé. C'est par l'acceptation de la domination et de la supériorité du colon que le colonisé devient apte à la servitude et facilite l'installation d'un système d'où il sera complètement absent comme partie prenante. Si Fanon est arrivé à avancer de telles vérités sur la société où il est venu exercer sa profession de psychiatre c'est qu'il s'en est imprégné d'une manière totale et complète en faisant siennes les souffrances des populations qu'il côtoyait et en ayant toujours à l'esprit le mal que l'homme blanc perpétue lors de ses conquêtes. Et à l'auteur d'aborder, dans la partie intitulée « Essence noire et christianisme blanc », l'histoire de l'expansion du Christianisme en Afrique et en Amérique. Il reprend avec détail et conviction les réflexions de Fanon qui répondaient à Jean Paul Sartre qui préfaça *les Damnés de la terre* que l'existence d'une particularité ou d'une culture nègre n'est pas liée à son essence et à Karl Marx, qu'une société sans classe ni Dieu est une utopie. En effet, dit l'auteur, la culture nègre ou indigène est le produit d'une histoire. Elle est le résultat de siècles d'esclavage, de déportation et de colonisation, atroces et inhumaines. L'essence quant à elle, ne peut être que divine et par quoi se manifeste l'éminente dignité de la nature humaines. Historiquement, les premières expéditions coloniales avaient commencé sous l'égide de l'église qui estima que la guerre contre les sauvages était un devoir chrétien, ce que Fanon s'empressa de démystifier à travers tous ses écrits.

Violence ou œuvre de décolonisation ?

Comment parler de violence de peuples qui aspirent seulement à être libres, à recouvrer leurs indépendances, comment parler de violence quand la réponse à la moindre de leurs revendications s'est vu baigner dans un fleuve de sang ? Les exemples ne manquent pas (1945 en Algérie, 1947 à Madagascar, 1952 au Kenya), ne seront même pas rapportés et se dérouleront dans l'indifférence générale de l'occident. Alors Fanon se pose la question de savoir si la décolonisation est un phénomène de violence et si la lutte armée, dernier recours laissé aux algériens, n'est pas légitime. La réponse est nette : la colonisation durera aussi longtemps qu'elle n'est pas combattue par les armes et qu'elle ne peut s'acheminer que vers une solution politique. Cette affirmation, ajoute l'auteur, est empruntée à la logique de pensée de Marx et de Engels

Mais Benarab n'a pas retenu que cela de Fanon, il évoque les envolées lyriques de Fanon comme pour nous rappeler que ce dernier restait un poète et voici un extrait sublime sur le pouvoir du mot :

[...]
Un mot qui a soif
Qui a faim
Qui crie
Pleure
Appelle
S'absorbe
Et se perd.

Et cette âme poétique ne voile nullement la lucidité du visionnaire qui se questionne sur la préface de Sartre. Fut-elle une erreur ? En tout cas, Fanon s'en mordit les doigts par la suite. Faire préfacier son livre par une notoriété, nous dit l'auteur, est une reconnaissance, un plus, un label pour le livre et son auteur, ou au contraire, un moyen de renforcer l'autorité de cette dernière ?

Chaque préface est une nouvelle reconnaissance et un accroissement du prestige du maître et le préfacé est obligatoirement perçu à travers l'angle de définition du premier. Il assiste, impuissant, au rétrécissement de l'horizon de son œuvre dans la perspective de la pensée du maître. Et c'est ce qui s'est passé avec la préface de Sartre pour *Les Damnés de la terre*. Sartre projette ses propres représentations sur une œuvre réfléchie et conçue par une autre entité aux représentations et aux aspirations différentes. Une œuvre majeure préfacée, amenuise ses attentes et les attentes des lecteurs par le regard coiffant et infantilisant d'une préface qualifiant la Négritude de mythe. Fanon l'a compris en supprimant cette préface de la deuxième édition. La Négritude n'avait rien d'un mythe, c'était, dit l'auteur, une réalité dans laquelle Fanon trempait tous les jours. La dimension de l'œuvre de Fanon atteint son apogée dans l'ouvrage de Benarab lorsque ce dernier évoque la dimension universelle et annonciatrice des *postcolonial studies*.

En effet, le long de tout un chapitre intitulé « Fanon précurseur des *Postcolonial studies* », l'auteur compare Edward Saïd et Frantz Fanon. Le premier appelle, nous dit-il, « à réexaminer l'historiographie coloniale et à y apporter des correctifs dynamiques par le biais de protocoles de lectures de la culture subalterne », Fanon, ajoute-il, « a été un précurseur dans ses remises en question de l'ordre immuable imposé par le système colonial ». Et d'ajouter que si Edward Saïd a démontré que « l'Orient est une illusion de l'occident »,

Fanon démontra que «l'Occident est une réalité créée par les subalternes», s'appuyant sur Alfred Sauvy : «L'Europe est littéralement la création du tiers monde.»

La pensée de Fanon, son œuvre, son aura, unies à l'ensemble du courant de la Négritude, son adhésion intellectuelle à tous les mouvements de libération, l'écho que son œuvre de combat retrouva auprès d'autres luttes de l'Afro-Centrisme, font de Fanon «un agent de transformation par lequel tout ce qui était ancien devient neuf, entraînant une transformation des attitudes, croyances, valeurs et comportements. Une nouvelle vision est invoquée.... Une redécouverte». (Molefi. K.A).

Dans la conclusion, l'auteur parle d'un demi-siècle de résonnances profondes des appels de Fanon qui ne cesse de nous interpeller et son message est plus que jamais universel.

L'ouvrage d'Abdelkader Benarab s'inscrit dans la logique de prise de parole insufflée par Frantz Fanon même. Lui qui a demandé aux peuples opprimés, il y a déjà plus d'un demi-siècle de prendre leurs destinées en mains, de s'organiser, de se parler entre eux et non pas à leurs colonisateurs, de corriger toutes les injustices, les mensonges dans lesquelles baignent leurs Histoires respectives et de rétablir un tant soit peu la vérité, une vérité cachée, travestie pour les soumettre à jamais. Benarab avait cette envie, lui qui s'est engagé dans le côté scientifique du combat général que mènent les nations anciennement colonisées. Il a choisi, entre autres, de rétablir des vérités jamais dites sur Frantz Fanon, l'Algérien, qui jusqu'à présent n'a pas eu, de la part de tous les intellectuels du monde, la part qui lui revenait dans le concert de la pensée universelle. Frantz Fanon, à mon sens est victime de deux amnésies. L'une de la part de la nation pour laquelle il a tout abandonné, mais dont le combat juste, légitime et héroïque lui a permis d'étaler toute son authenticité d'homme libre. Autant cette nation, avant l'indépendance, lui a donné les armes de sa notoriété, autant après l'indépendance, elle ignore son combat, son œuvre gigantesque, mais aussi l'homme, l'intellectuel, l'ambassadeur de la révolution à travers le monde. L'autre, de la part de la France et c'est compréhensible dans la mesure où Fanon mit à nu et dévoila toutes les hypocrisies de la France officielle et intellectuelle. Edward Saïd est mieux connu dans le monde anglo-saxon et dans le reste du monde parce que le contexte est complètement différent par rapport au monde francophone où une chape de plomb se pose toujours sur les auteurs qui ne répondent pas à une attente programmée.